



# Aller vers le soleil

*A journey to the sun*  
de Yesim Ustaoglu

## Fiche technique

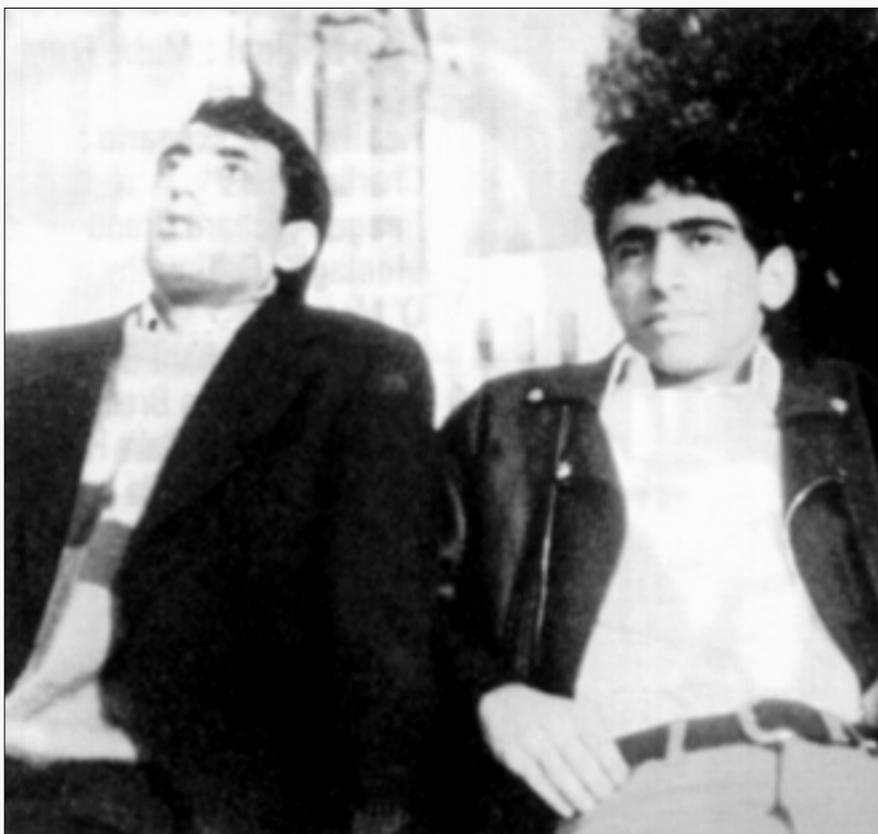
Turquie - 1998 - 1h54  
Couleur

Réalisation et scénario :  
**Yesim Ustaoglu**

Montage :  
**Nicolas Gaster**

Musique :  
**Vlatko Stefanovski**

Interprètes :  
**Newroz Baz**  
(Mehmet)  
**Nazmi Qirix**  
(Berzan)  
**Mizgin Kapazan**  
(Arzu)  
**Nigar Aktar**  
(la teinturière)  
**Iskender Bagcilar**  
(l'officier de police)  
**Ara Guler**  
(le patron de Mehmet)



## Résumé

Deux jeunes hommes de deux régions de Turquie, Mehmet de l'Ouest et Berzan de l'Est, se lient d'amitié à travers la lutte qu'ils mènent pour survivre à Istanbul. Un jour, lors d'un contrôle de routine dans un bus, Mehmet est injustement arrêté par la police. A sa sortie de prison, une semaine plus tard, sa vie est marquée à jamais. De retour à son dortoir, il trouve un X peint en rouge sur la porte. Ses colocataires effrayés le mettent à la porte et il perd ainsi son emploi. Avec l'aide de Berzan, il trouve un nouvel emploi et un toit. Mais ses rêves sont hélas teintés d'angoisses...

## Critique

Si **Aller vers le soleil**, second film de Yesim Ustaoglu, devait correspondre à un élément de la machine cinéma, il pourrait s'apparenter au miroir prismatique d'une caméra. Le plan inaugural montre de manière énigmatique, au moyen d'un reflet sur l'eau, le transport d'un cercueil d'une maison vers une voiture. Ce cadrage sans profondeur, pour immerger le spectateur dans l'intimité d'une mort, résume à lui seul le parcours de ce très beau film, orchestrant le retour d'un cadavre sur sa terre natale. Son mouvement est initié par la rencontre fortuite de deux hommes, Berzan et Mehmet, qui tentent de survivre dans la bouillonnante Istanbul. Mehmet est un jeune homme occupé à

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

arpenter les rues pour détecter d'éventuelles fuites d'eau dans les canalisations souterraines de la métropole. A l'aide de son outil acoustique, il semble écouter battre le pouls de la cité. Il révèle l'anatomie cachée d'un monde urbain, celle d'un réseau secret d'artères et de veines. Au-delà de l'intrigue et d'un montage morcelé très brillant, la cinéaste turque perçoit en permanence les palpitations d'une ville ; ses habitants semblent assujettis à cet organisme vivant, sans pouvoir vraiment le posséder. Ils demeurent étrangers à leur localité. Cette condition permet à Yesim Ustaoglu de remettre en cause l'idée d'appartenance ethnique à une terre. Elle montre l'absurdité viscérale du nationalisme turc, dicté par la loi mythique du sang. Cette tragédie est à nouveau incarnée par Berzan, le Kurde.

Berzan, marchand de cassettes ambulante, traduit parfaitement la situation d'un peuple dont l'identité n'est même pas tolérée. Il surgit dans la vie de Mehmet pour le sauver des mains de supporters extrémistes qui l'ont pris pour un Kurde, et sort de sa clandestinité, le temps de sceller une relation amicale avec un Turc. Yesim Ustaoglu montre d'emblée un épouvantable paradoxe créé par le pouvoir turc : les Kurdes peuvent être vivants, mais n'ont pas le droit d'exister. **Aller vers le soleil** dévoile la terreur quotidienne fomentée par un appareil répressif qui peut culpabiliser à tout moment n'importe quel individu résidant en Turquie. La cinéaste, avec intelligence, a évité de faire de Berzan la cible privilégiée de la répression, et a préféré déplacer judicieusement son statut de victime sur Mehmet, pour mieux décrire, au jour le jour, les mécanismes tentaculaires d'un pouvoir totalitaire.

Alors que Mehmet jouit d'une liaison amoureuse avec la jeune Arzu, s'évadant ainsi d'un quotidien misérable, son existence tourne au cauchemar au hasard d'un contrôle de police. Arrêté pour le port d'une arme dont il ignorait

être en possession, Mehmet subit un interrogatoire musclé ; soupçonné d'activités terroristes kurdes à cause de son teint brun, il doit livrer le nom de ses proches. Yesim Ustaoglu opère alors dans son récit une digression. Elle s'attache à décrire l'inquiétude qui s'empare d'Arzu et Berzan, visités par la police sans raison apparente, et éloigne le spectateur de Mehmet pour ignorer son sort et décupler l'angoisse d'une possible disparition définitive. La réaction en chaîne de la délation se déclenche pour contaminer et pourrir la vie des trois amis. Berzan doit fuir, soupçonné de complicité ; Arzu cesse de fréquenter son amoureux pour protéger sa famille ; Mehmet, libéré, perd son travail, son foyer étant marqué d'un X écarlate qui le rattache malencontreusement à la cause kurde. Le trio maudit s'en va se reformer à l'extérieur d'Istanbul.

**Aller vers le soleil** prend ensuite une tournure étonnante. Puisque l'existence des trois amis réclame la clandestinité, leurs actions vont demeurer inexplicables et placent le spectateur devant le fait accompli. Berzan devient l'instigateur de cette narration secrète. On le suit, profitant de son nouveau poste d'accompagnateur pour une compagnie de cars, dans son rôle de passeur militant, à travers un point de vue documentaire qui montre sans nommer ou désigner tel geste, telle personne. Le film capte un présent immédiat, fait uniquement d'entrées de champ qui semblent inachevées. Face à lui, Mehmet se retrouve totalement dépassé par les événements. Seule la télévision qu'il trimballe lui permet de terminer l'histoire, de comprendre les causes et les conséquences d'une lutte politique secrète qui éclate de manière sporadique. Sa lucarne électronique lui communique finalement la mort de Berzan, tué au cours d'une manifestation réprimée par la police turque. Mehmet vient de perdre son double, celui d'une identité fallacieuse imposée par le destin. Le plan inaugural intervient à nouveau,

comme juste reflet de cette perte.

**Aller vers le soleil** prend alors le rythme lent d'un achèvement à accomplir, celui du voyage de Mehmet qui ramène le corps de son ami sur sa terre natale. Le début de la reconstruction de sa destinée intervient au moment où, en compagnie d'Arzu, Mehmet récupère le corps de Berzan à la morgue. Un détail rend la scène prodigieusement triviale. Le médecin légiste, qui vient de pratiquer l'autopsie, prépare le thé avec ses mains qui viennent de toucher le mort. Cette sensualité macabre suggère la dernière possibilité d'entrevoir la matérialité du corps de Berzan, qui va être digéré dans la mémoire du médecin et du jeune couple.

Mehmet part seul vers le Kurdistan, avec le cercueil. Le film trouve une nouvelle respiration : les paysages montagneux traversés offrent les premières profondeurs à un espace filmique jusqu'ici cloisonné. **Aller vers le soleil** s'apparente au parcours de **Profession : reporter** ; Mehmet décide en effet d'endosser l'identité de Berzan. Il devient un fantôme, à l'image d'un État kurde. Le paysage désertique ne révèle aucune frontière naturelle. Le voyage de Mehmet est rythmé par les différentes étapes imposées par les barrages militaires turcs, perdus au milieu d'un espace resté ouvert. Cette absurdité tragique culmine lorsque, de sa petite chambre d'hôtel, il voit des chars dans les rues d'une petite ville. Une image vidéo en noir et blanc vient transcrire sa vision subjective. Ces engins militaires, à leur tour, incarnent des fantômes qui tentent d'occuper une région insaisissable.

Mehmet, arrivé au bout de son voyage, ne trouve plus qu'un village englouti dans les eaux d'un lac où va reposer à jamais le cercueil de Berzan. De ces eaux dormantes naît finalement « la leçon d'une mort immobile, d'une mort en profondeur, d'une mort qui demeure avec nous, près de nous, en nous ».

Pierre Eisenreich

*Positif n°461/462 - Juillet/Août 1999*

On dirait une vieille tringle à rideaux en cuivre, un peu biscornue et patinée par le temps. Sauf qu'au bout de la tige est emmanché un petit cornet acoustique en forme de clochette. Jamais Mehmet ne se sépare de cette extravagante anti-quaille. D'abord parce que son métier l'exige. Plombier gracile, Mehmet détecte les fuites souterraines d'Istanbul l'oreille collée à son précieux outil, baptisé « fuit » en turc, par un délicat emprunt à la langue française. Mais l'objet a surtout valeur d'encombrant gri-gri. Mehmet est un sorcier encore vert qui maîtrise mal ses dons. Il a compris qu'il pouvait séduire sa fiancée Arzu en prédisant l'arrivée imminente du tramway, à la simple écoute des frémissements du macadam. Mais il ne comprend pas que ces secousses qui agitent les entrailles de la ville sont de très mauvais augure pour lui. La haine gronde sous ses pieds. Istanbul est un gruyère sismique infiltré de courants nauséabonds prêts à le submerger. A commencer par le racisme. Pris par erreur pour un Kurde, Mehmet est arrêté par la police pour délit de faciès.

Contrairement à ce qu'indique le titre, **Aller vers le soleil** est une sournoise descente dans la nuit. C'est l'itinéraire d'un candide qui croit que la vie a le goût du chewing-gum à la banane mâché au crépuscule pour masquer l'odeur de bière. Et qui découvre qu'elle peut aussi avoir le goût de sang coagulé, le jour où il rentre d'un interrogatoire de police musclé, le visage tuméfié, l'espoir atrophié.

Yesim Ustaoglu a construit son histoire autour de cet épisode de retour apocalyptique, tourné en plein centre d'Istanbul, dans des décors tristement réels qui semblent tout droit sortis de l'enfer. Pour regagner son dortoir collectif d'ouvrier désargenté, Mehmet se traîne en zombie dans des ateliers fournaies où trépignent des machines vétustes et assourdissantes...

Avant cette scène clef, la réalisatrice décrit l'insouciant quotidien de Mehmet,

entouré de deux figures captivantes. Qu'il découvre l'amour en caressant les doigts d'Arzu, la timide apprentie teinturière, ou l'amitié, en partageant des beureks frits avec Berzan, le vendeur kurde de cassettes, Mehmet, s'engage sans restriction, en toute ingénuité. Cette confiance aveugle et immédiate fait de lui un personnage de conte fascinant, un prince charmant incorruptible que l'on voudrait ne plus quitter. L'interprétation modeste et lumineuse des trois acteurs renforce ce climat de discrète féerie. Le pincement au cœur est donc un peu vif quand la réalisatrice cède à quelques facilités visuelles et narratrices dans la seconde partie, consacrée au parcours du combattant qu'engage Mehmet pour défendre, à sa façon, les Kurdes. On se serait volontiers passés des longs couchers de soleil bercés de sirupeuses mélodies qui ralentissent sa course vers la justice.

Au bout du voyage, pourtant, le constat étourdit. Yesim Ustaoglu exhibe pudiquement et sûrement les atrocités perpétrées par son pays : pénibles images de villages calcinés, désertés, marqués de croix rouges comme des zones de pestiférés. Mais, surtout, elle sous-entend que Mehmet épouse la cause kurde avec la même violence que ceux qui la combattent. Son film chuchote donc une thèse aussi dérangement qu'apaisante : l'ostracisme effréné est un acte très proche de l'amour aveugle. Tout est une question de bifurcation, de canalisation. Il suffirait de si peu de chose pour tout remettre en ordre. Un coup de « fuit », et pffft...

Marine Landrot

*Télérama n°2582 - 7 Juillet 1999*

**Aller vers le soleil** est l'histoire d'une prise de conscience. Mehmet vit à Istanbul, où il travaille comme sondeur de canalisations, et goûte les premières joies de l'amour avec sa fiancée. Lors d'une rixe de supporters, il se lie d'amitié avec Berzan, un Kurde dont les rapports avec la police sont pour le moins troubles. Mehmet, lors d'un contrôle de police, est pris pour un terroriste kurde. Meurtri, chassé de son dortoir et licencié par son employeur, il est marqué du sceau des parias : un X rouge ornera désormais chacune de ses habitations. Condamné à l'inexistence sociale, il devient en quelque sorte le double de Berzan. Sur cette trame classique, Yesim Ustaoglu réalise un film qui ne manque pas de courage, au vu du tabou dont fait l'objet la question kurde. Le mot « kurde » n'est d'ailleurs jamais prononcé par les personnages, inavouable, comme proscrit. C'est, sans aucun doute, l'idée la plus intéressante du film, qu'elle soit intentionnelle ou dictée par des exigences diplomatiques. Ce non-dit distille une atmosphère viciée éloquente sur la condition d'une population réduite au silence. De la même manière, il suffit à la réalisatrice de montrer un village détruit par les bombardements, vidé de ses habitants, pour que surgisse l'ampleur des violences infligées aux Kurdes avec une sorte de force pudique et implacable.

Là, le film biaise, joue sur des effets différés et construit, par endroits, un environnement incertain, flottant, potentiellement dangereux. Trois enfants pris en stop se muent, dans le regard de l'Etat policier, en de subversifs activistes kurdes. Les yeux de Mehmet enregistrent ces foulures du récit, où soudainement quelque chose se brise et ne correspond plus à l'image que, de prime abord, il s'en était fait. La deuxième partie du film emprunte même des chemins similaires à ceux d'un Kiarostami, sans que le sentiment de l'absurde et la dimension métaphysique aient la même densité. Sans doute que, devant le désir

de dénoncer les exactions du régime à l'encontre des Kurdes, et l'urgence sincère de faire parler cette réalité, la réalisatrice n'a pu dégrossir son projet, et ces relatives finesses du récit sont noyées dans un flot d'images dont beaucoup sont autant de chromos sur la Turquie actuelle. De même, l'innocence convenue de Mehmet au début du film et sa descente aux enfers se situent sur des registres trop contrastés pour ne pas faire peser sur le film le poids du discours. Si le premier mouvement navigue dans l'univers circonscrit du film à message, le second, lors duquel Mehmet transporte le corps mort de Berzan vers la frontière irakienne, avance de façon erratique au gré de micro-événements, de situations sans enjeux - porte le film vers un ailleurs moins convenu.

Jean-Sébastien Chauvin  
*Cahiers du Cinéma n°537 - Juillet/Août 99*

## Propos de la réalisatrice

Cette histoire m'a été inspirée par des articles de journaux qui parlaient de villages brûlés et évacués dans le sud-est de la Turquie. Ces dernières années, les histoires de villageois obligés de quitter leurs maisons sont devenues très fréquentes. Des centaines de Mehmet, Berzan ou Arzu immigrent vers Istanbul pour essayer de trouver un moyen de survivre. Tant dans mon métier de réalisatrice que d'architecte, j'ai toujours observé la vie dans les quartiers pauvres ; c'est mon attachement à ce sujet qui m'a poussé à écrire **Aller vers le soleil**. J'avais envie de raconter l'histoire de trois jeunes venus de différentes régions de la Turquie qui deviennent amis. L'histoire est racontée du point de vue de Mehmet, qui est le plus proche du mien. Il reflète la prise de conscience des réalités sociales de la Turquie en la traversant d'ouest en est.

*Fiche distributeur*

## La réalisatrice

Yesim Ustaoglu a réalisé son premier film **La trace (Iz)** en 1994. Elle a reçu le Prix du Meilleur Film turc à Istanbul et le film a été présenté dans de nombreux Festivals internationaux. Elle avait réalisé auparavant plusieurs courts métrages qui ont été également récompensés dont **Hôtel** en 1992. Diplômée d'architecture, elle écrit pour des magazines d'art et de cinéma.

*Fiche distributeur*

## Filmographie

Courts métrages	
<b>Saisir l'instant</b>	1984
<b>Magnafantagna</b>	1987
<b>Duo</b>	1990
<b>Hôtel</b>	1991

Longs métrages	
<b>La trace</b>	1994
<b>Aller vers le soleil</b>	1999